



Stand by

Bruno Pellegrino
Aude Seigne
Daniel Vuataz

L'intégrale
de la Saison 1

ZOE

STAND-BY

AUX ÉDITIONS ZOÉ
DES MÊMES AUTEUR·E·S

Stand-by, épisodes 1, 2, 3, 4, 2018
Stand-by, saison 2, l'intégrale, 2019

AUDE SEIGNE

Chroniques de l'Occident nomade, 2011
Prix Nicolas Bouvier
Les Neiges de Damas, 2015
Une toile large comme le monde, 2017

BRUNO PELLEGRINO

Comme Atlas, Zoé poche, 2018
Là-bas, août est un mois d'automne, 2018
Prix: François Mauriac, Écritures & Spiritualités, Alice Rivaz,
de la Ville de Lausanne, des libraires Payot

Bruno Pellegrino, Aude Seigne,
Daniel Vuataz

STAND-BY

Dessins de Frédéric Pajak

Saison 1
L'intégrale

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient une fondation privée
genevoise pour son aide à la publication de ce livre.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture: Julien Notter
Illustrations: Frédéric Pajak, © Éditions Zoé
ISBN 978-2-88927- 691-2
ISBN EPUB: 978-2-88927-717-9
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-718-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*



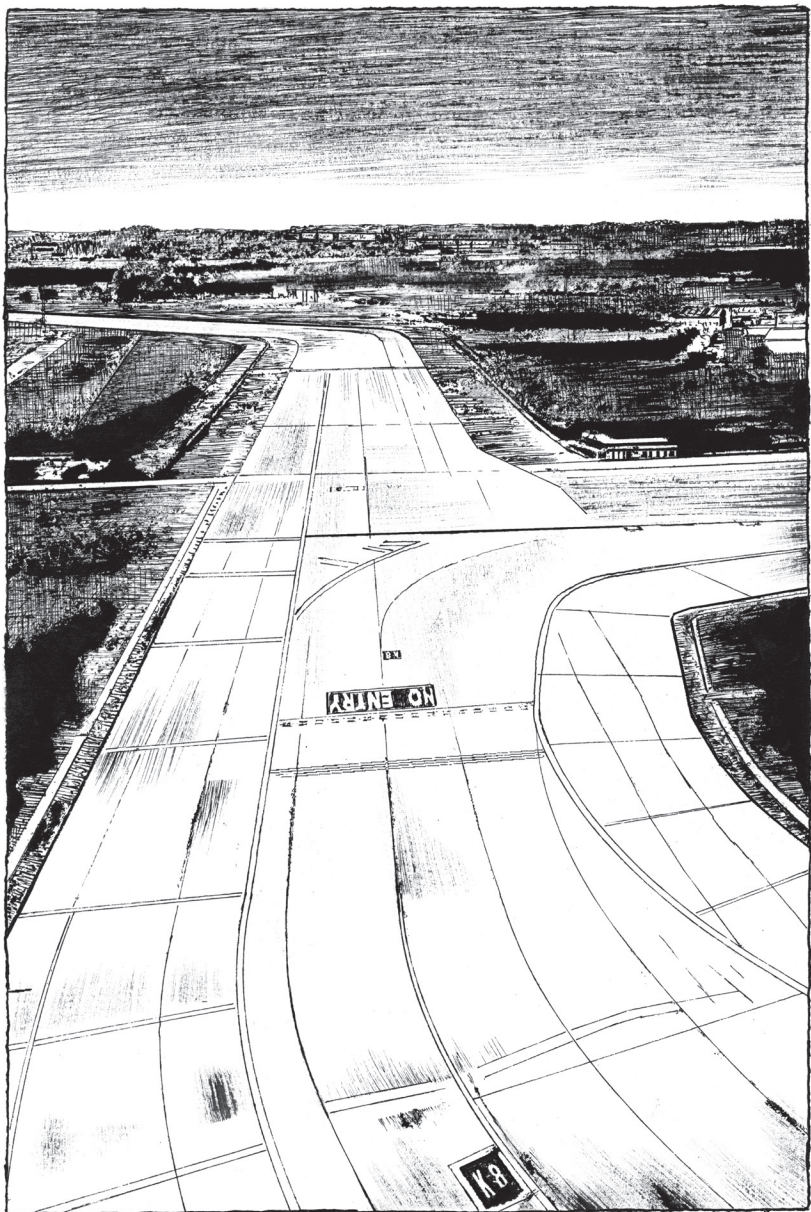
Épisode 1

Un pays à la forme reconnaissable entre toutes. Une péninsule étroite jetée sur la Méditerranée, une botte, rampe de lancement du plus grand empire qui ait jamais régné sur le monde occidental. C'est aussi une cicatrice, trace de la collision des plaques africaine et eurasienne qui provoque secousses et séismes depuis plusieurs millions d'années. La botte, l'empire, la tectonique des plaques, et puis une certaine façon d'exister - la douce vie, éternité d'indolence ensoleillée qui attire les nostalgiques et les touristes. L'unité tardive de la nation ne parvient pas à masquer la pluralité de ses histoires. Au nord, les crachats grisâtres des industries obscurcissent la plaine du Pô. Au sud, le désert gagne du terrain sous l'influence conjuguée des vents sahariens et de l'abandon économique. Des graffitis recouvrent les ruines. Sur les plages viennent s'échouer des canots pneumatiques. Logée dans sa baie iconique, Naples, deuxième métropole du pays. Quatre millions

de personnes et pas une qui puisse prétendre échapper au temps géologique. La chose est acquise, on vit avec depuis qu'on vit ici: Naples est bâtie au milieu d'une zone volcanique. Odeurs de soufre et tremblements de terre, phénomènes de surélévation ou d'affaissement du sol - au fond de la baie reposent les vestiges d'une ville engloutie. Les volcans, ici, disposent du dessus et du dessous, recrachent les enfers à la face des humains ou engouffrent le monde si ça leur chante. De temps à autre, un nouveau cratère soulève le manteau terrestre, calcinant et enfumant quelques portions de territoire durement acquises par les populations. La Terre rappelle que le droit de continuer à exister ici dépend d'elle avant tout.

Il est exactement 7 heures du matin, ce 18 octobre, quand les premiers signes se manifestent. Entre les pavés de basalte de Spaccanapoli s'immiscent des fumerolles, des secousses mettent à l'épreuve la symétrie des colonnes de San Francesco di Paola, l'eau du lac d'Averne change subitement de composition. Au centre de Naples, le chaos quotidien du trafic et l'abondance des gaz d'échappement masquent un moment l'imminence de l'événement. Les Vespa brûlent l'asphalte dans l'aube éclatante, les touristes montent sur des bateaux en direction du Vésuve, les corps de

plâtre de Pompéi, figés par les cendres depuis deux mille ans, retiennent leur souffle. Dans le ventre de l'Italie, la pression se fait insupportable. C'est à quelques kilomètres de Naples, au cœur d'une zone antiquement baptisée Champs Phlégréens, qu'explose la première poche de magma. Un panache de roche en fusion crève l'écorce terrestre. Avec une violence aussi phénoménale qu'imprévisible, l'éruption commence.



1

Roissy

Alix regarde par le hublot. Piquée de millions de points lumineux, la campagne se déploie en ondes jaunes et noires autour du périphérique, déjà en vue. Une structure de circuit électrique, ou la surface d'un écran cathodique qui palpite, cinq cents mètres en dessous. Par endroits, une localité de moindre importance reproduit, en miniature, ce schéma de spirale plus ou moins développée que forme l'Île-de-France la nuit - routes, immeubles, allées de réverbères, phares de voitures, la campagne, bientôt la banlieue, à 7 heures du matin.

Comment se déplace-t-on dans un tel territoire? Que représentent les distances? Peut-on franchir les cours d'eau là où il n'y a pas de pont? Y a-t-il des barbelés? Et puis, question fondamentale et beaucoup plus urgente: comment de si petites roues pourront-elles supporter le poids d'un si gros appareil? Alix visualise celles de l'Airbus A320, en provenance

de Genève, qui entrent à l'instant même en contact avec la piste d'atterrissage de Roissy-Charles-de-Gaulle, laissent une trace noire sur le bitume, rebondissent brièvement, touchent de nouveau le sol, produisent des étincelles dans l'aube, crissent, se consomment, travaillent à stabiliser ce qui est lancé à pleine vitesse: les tonnes de ferraille, sièges, bagages et êtres humains alignés en rangées serrées. L'avion décélère en quelques secondes, provoquant dans l'estomac d'Alix un mélange de nausée et de soulagement. Dans l'avion on s'étire, il est encore très tôt. Aux ondulations floues qui déforment la piste, on devine pourtant qu'il fait déjà horriblement chaud.

L'avion roule lentement en direction du terminal. Tassée au fond de l'appareil, Alix attend le dernier moment pour quitter son siège, enfile ses baskets d'une seule main, referme de l'autre le dernier bouton de son jeans. Malgré la climatisation qui fonctionne à plein régime, elle sent la transpiration rouler entre ses omoplates. Son pull à grosses mailles adhère légèrement au siège. Contre le hublot, à côté d'elle, la jeune femme voilée qui voyage apparemment seule - un peu plus jeune qu'elle, un regard très doux, mais elle ne se sont échangé que quelques coups d'œil timides - s'excuse en l'enjambant. Alix se serre au maximum, cuisses contre la poi-

trine, paumes sur les tibias. La main de l'autre prend appui sur son genou droit, la fille bredouille en anglais sans la regarder. L'avion avance toujours à petite vitesse, mais tout le monde s'est déjà levé pour attendre, semble-t-il, dans la position la moins confortable possible. Alix, qui a replacé sur ses oreilles son gros casque audio, réalise le doublage dans sa tête. Pardon, cette valise juste au-dessus de vous est à moi, ne bougez pas, voilà, excusez-moi, j'essaie de remettre ma veste, quelqu'un peut-il faire taire cette enfant, franchement, c'est pénible non? Si elle enlevait son casque, Alix constaterait que personne ne parle, tout se passe en silence - un silence meublé de légères décompressions hydrauliques dans les parois et sous le plancher. En mode «aléatoire», son baladeur diffuse un morceau sans paroles délicatement arpégé, ponctué de basses sourdes qui évoquent les battements d'un cœur ou les pales d'une hélice dans de l'eau. Alix sourit. Elle ne saura jamais le nom de l'artiste - Florence, en préparant la playlist, n'a placé que des morceaux intitulés *Track_02* ou *Piste_07* - mais elle s'en moque, c'est doux, c'est son monde à elle pour ce matin et elle ne soulève le casque, furtivement, que pour adresser un merci d'usage à la pilote en quittant l'avion.

La passerelle qui mène au terminal est en plexiglas. À l'extérieur, devant l'une des halles

dominées par la tour de contrôle, la manœuvre d'un appareil attire l'attention des passagers qui s'attroupent contre la vitre, créant une petite congestion. L'avion qui polarise les regards est de taille modeste, ciselé comme un rasoir aérodynamique. Il porte le logo d'Oceanic Airways et un nom, en lettres d'or sur le fuselage: Hyper Concordia.

— L'avion le plus rapide du monde!

— La traversée de l'Atlantique en moins de trois heures...

— Le sommet du chic, oui, pas loin de trente mille balles l'aller.

— Qui a les moyens de se payer un truc pareil?

— Il paraît que t'as le choix qu'entre les classes First ou Business, et c'est limité à soixante places.

— Si vous voulez mon avis, c'est quitte ou double pour Oceanic. Souvenez-vous du Concorde...

Alix contourne le groupe de curieux. Elle n'a pas besoin de savoir ce qui se dit autour d'elle. Cet avion, elle en rêve depuis des mois. Sa main fouille la poche de son jeans, palpe un morceau de papier qu'elle a longuement examiné ces derniers soirs, incrédule, essayant de percer la réalité et les implications de ce voyage, le sens de cette suite de noms propres accolés à une date.

Alix Franzen, Paris-New York, 18 octobre

Les passagers du vol de Genève débouchent par grappes à l'intérieur du bâtiment. Avec toute la cordialité dont sont capables les programmes informatiques, et en quatre langues, une voix rappelle que «la sécurité, sous l'état d'urgence, est durablement renforcée» – Alix connaît le message par cœur, diffusé dans tous les aéroports et les gares depuis les attentats de Lyon et de Marseille. «*For your safety and security*», dit la version anglaise. La voix, en arabe, devient masculine. En espagnol, elle remercie le public de sa compréhension.

Des militaires, armés de mitraillettes et de chiens, scrutent le flux, qui se divise spontanément en deux files devant les guichets où sont prélevées les empreintes digitales. Certaines personnes sont orientées vers un tunnel opaque, de l'autre côté duquel un homme et une femme en uniforme fixent un moniteur de la taille d'un miroir en pied. Quelques mètres devant Alix, la jeune femme voilée est emmenée dans une pièce latérale. Alix a presque envie qu'on lui demande de passer dans le tunnel. Il paraît que les images sont impressionnantes: les corps, artificiellement mis à nus, peuvent être fichés selon leurs particularités anatomiques, les sexes biologiques révélés, l'âge calculé avec précision, les

signes distinctifs ajoutés aux dossiers biométriques. L'année dernière, malgré les révélations de Wikileaks au sujet du trafic d'images de voyageurs mineurs sur des plateformes web, le gouvernement français a équipé tous ses aéroports de ces effeuilleuses virtuelles. Étonnée de devoir s'en tenir aux empreintes – d'habitude, la couleur de sa peau et son air «d'ailleurs» lui ouvrent les portes des tests et contrôles les plus sophistiqués –, Alix replace son casque sur les oreilles, bien décidée à ne pas quitter ce cocon de volupté qui l'entoure depuis son départ de Lausanne. Du pouce, elle augmente légèrement le volume de la chanson qui passe à présent – *Track_22* – et qui, magie de l'aléatoire, parle d'amour et d'avions de ligne.

*Love is like an aeroplane,
You jump and then you pray...*

Elle rejoint l'un des tapis roulants qui irriguent la zone de transit, cherchant du regard un écran d'information pour sa correspondance. Les publicités gigantesques sur les deux murs parallèles défilent durant quelques secondes au même rythme qu'elle, puis repartent en arrière pour accompagner un autre voyageur. De l'eau volcanique partagée par des fillettes presque nues, un abonnement de téléphonie illimitée «Grande-Bretagne

incluse», une vidéo de l'Hyper Concordia fendant l'air transatlantique avec cette punch line: «Remontez le temps. Départ tous les jours à midi de Paris. Lorsque vous arrivez à New York, il n'est pas encore 9 heures du matin.» La réclame suivante fait l'éloge des nouvelles gélules anti-jetlag de Novartis à base de mélatonine naturelle et de basilic tropical.

L'aéroport est plutôt calme et Alix, sur son tapis roulant, cherche une position confortable, recueillant un bâillement dans les mailles de son pull-over, son sac pressé contre le ventre. Le petit minuteur latéral annonce encore un quart d'heure de défilement jusqu'au secteur X. Les panneaux de correspondance mentionnent quelques retards, des suppressions de vols vers l'Allemagne, mais le sien est prévu «*on time*». Elle a le temps, elle se laisse porter. De l'autre côté des baies vitrées qui ponctuent le parcours, le ciel gagne en luminosité. Légèrement décalé par rapport au trou aveuglant qui signale l'emplacement du soleil, un second halo, irisé comme l'intérieur d'une huître, crée cet effet de caméra qu'Alix adore - et qu'on peut aujourd'hui ajouter artificiellement, en dépit des lois de l'optique, sur n'importe quelle photo. Les petits cercles, colorés comme des bulles de savon, bougent en même temps que son regard, la vision rebondit doucement sur elle, mais quand elle essaie de s'imaginer,

dans quelques heures, au milieu des gratte-ciel de Manhattan, les images lui manquent. Sur le tapis qui circule en sens inverse courent cinq messieurs obèses en costume, donnant l'illusion de se déplacer presque sans effort à la vitesse de sprinters olympiques. Des gens la doublent par la gauche, un enfant, bouche hurlante, tiré par une femme au visage épuisé, Alix aperçoit dans l'embrasure d'une porte marquée «Personnel autorisé» deux employées qui s'engueulent en gesticulant, les mêmes publicités passent et repassent, parfois entrecoupées d'un bref teaser pour le dernier blockbuster de Roland Emmerich - «Par le réalisateur d'*Indépendance Day* et du *Jour d'après*, le monde comme vous ne voudriez pas le connaître». Encore une histoire de volcan, un genre de *Pic de Dante* à l'européenne mettant en scène l'éruption en chaîne de toute l'Islande, invraisemblable catastrophe qui ne manque pas de plonger le continent dans un chaos total. Une débauche d'effets spéciaux, des dialogues à l'emporte-pièce et la condescendance américaine habituelle à l'égard de l'Europe - Alix voit ça d'ici.

Le secteur X, entièrement réaménagé aux couleurs d'Oceanic Airways - turquoise et or -, est quasiment vide. Il y a des photos de l'Hyper Concordia partout. Clairement plusieurs crans au-dessus des habitudes d'Alix,

mais pourquoi ne pas jouer le jeu de l'élite et du luxe le temps d'un voyage? Le voyage de sa vie.

À la devanture d'un kiosque s'affichent les unes des principaux journaux et magazines. Alix repère les encadrés qui l'intéressent. *Première* annonce «Les séries télé que vous allez adorer cet hiver», *StreamUp* prédit «European Storytelling: A New Era», *Les dossiers de la télé* promettent «Les meilleurs *cliffhangers* de tous les temps». Elle renonce à acheter quoi que ce soit et avance à pas feutrés sur la moquette qui borde les trois guichets d'accueil. Elle relâche son casque audio autour du cou - on peut encore entendre, dans le silence quasi religieux du secteur X, les dernières pulsations d'un mouvement symphonique. Quatre heures avant l'embarquement, un seul des guichets est ouvert. L'employé lui demande aimablement, dans un français teinté d'accent américain et de traductions littérales, une pièce d'identité, sa carte d'embarquement et, puisqu'elle est en transit, le relevé de son bilan biométrique d'arrivée. Alix sort un passeport américain de son sac - sourire entendu du monsieur - et explique d'une voix plutôt hésitante qu'elle est «cliente à vie». L'homme marque une pause, ouvre la bouche, la referme, effectue une brève recherche sur la tablette posée à côté de son ordinateur, regarde Alix dans les

yeux avec un petit mouvement de menton, lèvres tirées vers le bas, qui mime une compréhension teintée de respect.

— Je vois que c'est votre (il fait défiler avec son doigt la liste affichée sur sa tablette)... *très premier vol* avec Oceanic Airways. *Congratulations*, on ne vous attendait plus!

Et moi donc, pense Alix en remettant ses papiers dans son sac.

Assise en tailleur sur la moelleuse moquette de la salle d'attente du secteur X, à la verticale d'une lampe tamisée, musique dans les oreilles, café long dans un gobelet posé sur son ordinateur fermé, adossée à la vitre donnant sur le tarmac – poste d'observation idéal, vue dégagée à la fois sur le panneau des départs et l'accès aux passerelles –, Alix scrute le rectangle couleur platine, format carte de crédit, que le steward vient de lui remettre.

Life Member – Born on Board

Quand on la fait osciller entre les doigts, la carte laisse deviner l'hologramme d'un petit avion qui tourne par saccades autour d'un globe. Le panneau d'affichage indique qu'il est 8h08. Alix ouvre son sac, en sort un baume qu'elle applique sur ses lèvres. Elle fouille encore, saisit son téléphone, l'allume.

Elle balaie une à une les icônes signalant de nouveaux messages ou des mises à jour. C'est la photo de son écran de déverrouillage qu'elle veut voir – voilà, ça y est, c'est ce visage, c'est cette fille. Blonde, souriante, les yeux fermés dans la lumière rasante – *no filter*. Dans le coin de l'image, un fragment de son visage à elle, Alix, peau de métis pixellisée et longs cheveux noirs. Le sommet de la Dent de Jaman, premier jour du printemps. Les vingt-cinq ans de Florence. Derrière le couple, un océan de brouillard, quelques montagnes écrémées qui transpercent la ouate. Alix pose l'appareil sur sa cuisse et allume l'ordinateur. Dans un dossier intitulé « Pilotes », elle double clique sur un fichier au hasard, place son passeport entrouvert devant l'écran, en équilibre sur la moquette, suffisamment éloigné pour qu'on distingue à la fois sa photo d'identité, les premières images de *Lost* et les couleurs d'Oceanic Airways en arrière-plan. Elle reprend son téléphone, caresse du doigt le visage de Florence, provoquant l'activation de l'appareil. Elle photographie la scène, qu'elle substitue au selfie sur la montagne comme fond d'écran, puis partage la même photo sur sa page Facebook, avec un unique commentaire.

*Passeport américain, comme neuf, s'apprête
à rentrer au pays #cliffhanger*

2

Clim Camp

Il est 3 heures du matin, le milieu d'une nuit d'octobre au Groenland. La baie de Melville, côté Canada, est peut-être striée de reflets bleu profond. À soixante kilomètres de la côte ouest, les lumières de Clim Camp clignotent. Dans cette base affrétée par le Service climatique européen, des jeunes hommes et femmes venus de tout le continent effectuent leur quota de jours obligatoire, sous la houlette d'un instructeur agréé. Cette année, ils sont cinq à avoir passé l'automne à Clim Camp, rejoints il y a dix jours par un autre groupe, ceux de Summit, eux aussi en fin de mission. Tout le monde est regroupé pour attendre l'avion qui doit les ramener à la maison.

Cela fait des semaines qu'aucun d'eux n'a pris de vraie douche. Deux ou trois fois par semaine, ils remplissent une bassine de neige qu'ils font fondre sur le réchaud au propane, et ici-même, dans l'intimité de la tente T2,

entre les réserves de nourriture – caisses jaunes – et le matériel – caisses grises –, ils se lavent comme ils peuvent. Trempent leur gant de toilette dans la bassine, frottent, calment les tremblements du corps poisseux exposé à l'air piquant. Cette nuit d'octobre, à 3 heures du matin – c'est-à-dire 7 heures à Naples, Kotor ou Paris –, on vise un meilleur standing.

Ils ont déniché la cuve sous une bâche et sous plusieurs kilos de couvertures. Ce n'est pas exactement une baignoire, même si elle en a la forme et la profondeur. Elle a pu servir à stocker des échantillons de glace, abreuver des veaux de mer, mijoter une immense soupe de pommes de terre. Éole y verse sa quinzième casserole d'eau frémissante et commence à rire tout seul, ivre et nerveux – ils sont peut-être bien en train de faire une connerie. Tant pis, ils en ont trop envie, ils vont s'offrir un bain de minuit au Groenland.

Éole se retourne pour voir entrer Pascaline, qui tient précautionneusement un sac étanche au contenu fumant qu'elle déverse dans la cuve. Des éclaboussures se répandent sur le sol de plastique rouge. Une main sur la hanche, la jeune femme considère avec sérieux le clapotis de l'eau vaporeuse; après un temps de réflexion, elle saisit sa Carlsberg, posée sur l'un des nombreux caissons qui encombrant

l'espace voûté de la tente. Elle en boit une gorgée puis la tend à Éole, qui rigole toujours. Tu peux la finir. Il ne se fait pas prier et vide la canette d'un trait, avant de s'essuyer les lèvres et de commenter, en anglais.

— Dommage qu'il n'y ait plus de vodka, ce truc qui a le goût de pisse, j'en peux plus. Vivement demain soir, qu'on soit rentrés.

— Je la trouve pas si mal, cette bière.

— C'est parce que t'y connais rien, petite fille. Tu viendras me rendre visite en Grèce et je te montrerai la vraie vie.

Pascaline voudrait rétorquer mais Florence et Magnus arrivent à ce moment-là, le dos ployé sous la charge d'une marmite beaucoup trop pleine, qu'ils portent tout près du sol et dont ils renversent un bon tiers en trébuchant sur le seuil de la tente. Magnus éclate de rire. Florence, courbée, essoufflée, lui fait signe de se taire – tu vas réveiller les autres, abruti. La cuve est à moitié remplie, mais cela devrait suffire. Florence se penche et trempe un doigt dans l'eau, le retire aussitôt – mazette, ça brûle. Éole l'imitte, répétant ses mots en forçant sur son accent (en réalité, il parle plutôt bien français). Florence fronce les sourcils et lui dit de la fermer, mec. Les quatre jeunes gens ivres considèrent leur œuvre. Le jacuzzi est fonctionnel. Ok, *guys*, on y va ou quoi ?

Florence attend de voir, je vais peut-être laisser refroidir un peu. Pascaline hausse les épaules et lui dit comme tu veux, puis sourit et murmure à l'intention de tous : *Striptease time*. D'un mouvement qu'elle voudrait langoureux et fluide mais que l'alcool rend maladroit, elle retire sa polaire – ses cheveux, électrisés par la matière, font de petites étincelles, elle se débat en riant. Les trois autres la regardent, amusés, mais il y a autre chose. Pascaline est belle. C'est même l'un des sujets de conversation préférés de la petite équipe depuis qu'ils se sont tous retrouvés ici. Il s'agit de mettre le doigt sur la nature de cette beauté – parce que dans le détail, elle n'a rien d'exceptionnel, Pascaline. Elle-même le dit et le répète, OK, elle est blonde, bon, elle a un petit nez retroussé mais pas trop, une rondeur lisse, une moue enfantine qu'elle entretient à fond, calmez-vous, je suis pas non plus Miss Univers. Quelqu'un a finalement déclaré qu'elle avait un charme très xx^e siècle, ce qui a mis tout le monde d'accord, même si on n'est pas certain de comprendre ce que cela signifie.

Pascaline en est au t-shirt et Éole s'y met aussi. Il se déshabille vite, la rapidité de ses gestes trahit sa gêne, parce que sous son débardeur, le torse est osseux, le ventre dur, les veines apparentes – une morphologie de famille mais tout de même, combien de fois s'est-on foutu de sa gueule, l'asperge,

la brindille, la crevette grecque. Il laisse ses habits en tas sur le sol humide et enjambe le bord de la cuve à la suite de Pascaline. Debout dans l'eau, en sous-vêtements, ils remuent le bout des doigts en chuchotant fuck fuck fuck, petite danse d'ébouillantés hilares. Pendant ce temps, Magnus ôte ses habits un à un, les plie soigneusement et les dépose sur un caisson. Entièrement nu, il entre à son tour, les deux autres s'écartent, il s'assied lentement entre eux, l'eau monte de plusieurs centimètres. Pascaline sourit et commente - on m'avait bien dit que la Norvège recelait des splendeurs cachées. Magnus la regarde sans avoir l'air de comprendre.

Ça déborde, les vêtements trempent dans les flaques, tout le monde s'en fout sauf Florence, toujours à l'extérieur de la cuve, qui attrape l'une des casseroles pour écopper - cela ne lui ressemble pas. Elle ouvre la porte et jette l'eau hors de la tente, le vent s'engouffre, les autres lui crient de refermer, ça caille, on est quand même au fucking Groenland. Après deux-trois allers-retours, Florence laisse tomber - elle a la tête qui tourne et la tente est déjà inondée, ses efforts sont inutiles. Elle se déshabille à son tour, de dos. Ils sont maintenant tous les quatre dans la cuve, genoux serrés contre le buste, il n'y a presque plus de place pour l'eau. Magnus dit qu'il faudrait filmer ça. Florence répond

qu'il ne vaudrait peut-être mieux pas, qu'elle n'est pas sûre d'avoir envie que circulent des images d'elle à poil avec trois ados attardés. À poil? Chiche, lance Pascaline. Florence plisse les yeux, la jauge, sérieuse ou pas sérieuse? Elle décide qu'elle n'a rien à perdre, glisse une main dans son dos et dégrafe de deux doigts son soutien-gorge. Imperturbable, Pascaline l'imite.

Ils sont à ce stade de la soirée où les choses pourraient devenir sérieuses. Éole est brièvement ressorti de l'eau pour éteindre les lumières et enlever son caleçon – de la triche, a dit Pascaline, on ne voit plus rien –, il ne reste qu'une seule lanterne à LED, posée sur un caisson, pour l'ambiance. Magnus se tait depuis un moment, concentré sur les épaules de Pascaline qui s'est glissée entre ses jambes pour lui demander un massage. Celle-ci ferme les yeux, respire plus lentement, grimace de temps en temps, aïe, oui, là, c'est bon, sous l'omoplate, oui. Florence voit bien qu'Éole lorgne vers elle, ça l'agace, il va falloir qu'elle lui explique que les garçons, c'est pas son truc. Les mains de Magnus sont sous l'eau, Pascaline est totalement absorbée, Éole ne sait plus où regarder. Florence rejette la tête en arrière.

Les rires se ramollissent, on parle de moins en moins. La tiédeur dans laquelle ils baignent,

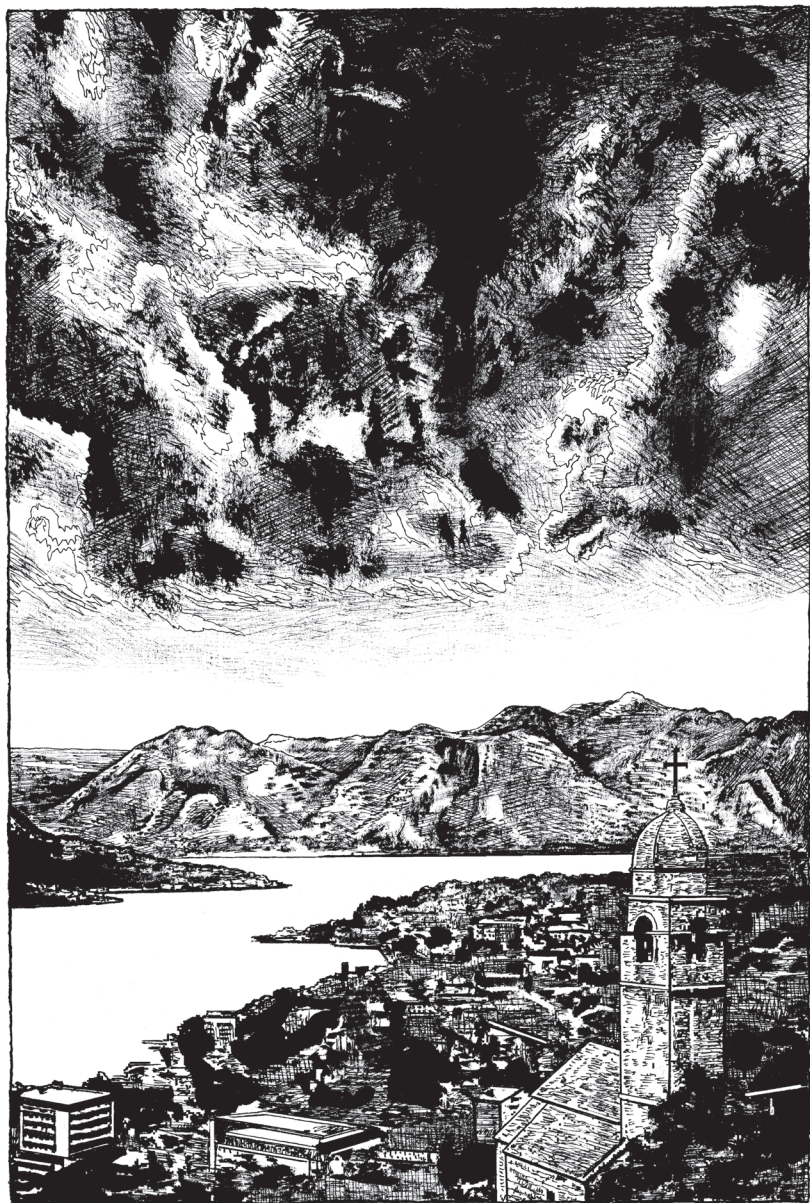
la lumière tamisée de la pièce, le vent qui fait frémir les parois de la tente, l'alcool qui se diffuse, le sommeil qui insiste. L'engourdissement les gagne. Florence a redressé la tête, elle détaille le visage de Pascaline, ses traits somnolents, un peu moites, très doux dans la pénombre. Magnus ne bouge plus.

Demain c'est fini - c'est ce qu'ils se répètent, chacun pour soi, sans savoir quoi penser de cette grande vérité. Le retour, après six mois d'expédition pour certains, quelques semaines pour d'autres, et ces tout derniers jours ensemble ici, à Clim Camp. Demain le vol jusqu'à Kangerlussuaq - improbable bled de cinq cents âmes, terne et sableux, maisons de tôle plantées au bout d'un fjord interminable et flanqué d'un minuscule aéroport international -, puis l'Airbus A330 d'Air Greenland en direction de l'Europe. Demain, c'est la fin de l'Arctique. Dans la cuve, plus personne ne parle. Éole est sorti. L'eau n'est déjà plus si chaude et les filles remettent leur soutien-gorge.

3

Kotor

Nora pose un pied sur la marche à demi effondrée, lève le regard vers le sommet illuminé par les premiers rayons de la journée. L'escalier ancien et monumental longe les remparts de la citadelle jusqu'à disparaître dans les lauriers-roses et les mimosas, en direction de la grande paroi de calcaire qui surplombe la baie. La jeune fille n'est chaussée que de petites baskets basses, mais son pas assuré s'équilibre instinctivement sur les cailloux - magma de rocailles, de végétaux et de ruines qui crissent et s'éboulent sous ses semelles. Autour d'elle, quelques touristes matinaux, tout aussi peu équipés, se font surprendre par la friabilité du terrain, glissent, transpirent, s'appuient sur le mur centenaire qui relie les églises lovées contre la montagne à la vieille ville de Kotor, Monténégro. Nora dépasse le groupe. À la hauteur d'un banc, un gros monsieur chancelle, s'accroche à son bras, elle sursaute, le monsieur s'excuse, la



remercie en espagnol, volubile et suant. Elle lui sourit sans les yeux et accélère le pas. Ce serait trop con de rater le moment.

Elle a repéré la brèche dans les remparts dès leur arrivée, samedi dernier. Elle avait laissé les garçons en bas, Virgile et son père à la recherche d'un appartement près de la plage, Vasko aux retrouvailles taciturnes avec son pays. Les hauteurs l'avaient immédiatement attirée. Elle n'a pas parlé de cet endroit aux deux autres mais n'exclut pas de le leur montrer, si l'occasion se présente. Elle rejoint l'éboulement qui forme une porte naturelle dans cette partie peu fréquentée des remparts et mène vers un vallon encaissé, en retrait de la baie. Elle s'y faufile. Selon les indications trouvées sur Internet, les premiers rayons de soleil de ce 18 octobre doivent atteindre Kotor, au fond de la vallée, à 7 heures, mais à cette altitude, sur le flanc ouest de la montagne, ils arrivent avec quelques minutes de décalage. Le paysage, à sa droite, évoque de l'or fondu ou du mercure ruisselant. Le bruit des vagues monte jusqu'à elle.

Même l'herbe, ici, a l'air d'avoir mille ans. L'étroit sentier monte en pente douce. Des insectes disparaissent sous les pierres sans un bruit. Elle n'entend plus que le son mat de ses semelles sur la terre et le braiement étouffé des trois ânes croisés plus bas dans le vallon, vers l'église en ruine. Quand elle se retourne,

le décor est parfait. La baie de Kotor et son étrange forme de trèfle, la lumière oblique de l'aube et, plus proche d'elle, le sommet des remparts. De ce côté-ci il n'y a plus personne.

Nora pose son téléphone contre un rocher et active la caméra. Elle fait quelques pas en direction de la baie, le dos tourné, jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier qu'elle occupe bien le cadre, se positionne un peu plus sur la droite. Sort un paquet de Parisienne Orange, place une cigarette entre ses lèvres, actionne un briquet, tire une grande bouffée et souffle sur le bout rougeoyant de la clope pour s'assurer une combustion homogène. Un tousotement. Elle tient la cigarette, qu'elle laisse se consumer avec une fausse désinvolture, dans la main gauche. Elle imagine déjà la fine fumée se mêler à la brume marine. Quand il ne reste plus que le filtre, elle prend une dernière taffe, se retourne face au téléphone et expire la fumée dans le creux de sa main droite, qu'elle ouvre d'un coup et qui prend feu. Des flammes violettes crépitent sur sa paume. Elle ferme le poing. Il faudra couper la vidéo à ce moment-là.

Vue du ciel, la baie de Naples est criblée de cratères de différentes générations, disques parfaits comme autant d'impacts de météorites. Le nouveau-né a poussé au beau milieu, dans une zone que les cartes nomment la Pianura, «la plaine», en bordure d'un espace végétalisé destiné à faire respirer l'agglomération suffocante. Comme une fleur nouvelle qui écarte la fine couche de neige, le volcan a soulevé la terre, le bitume et tout ce qui s'y trouvait: route nationale, communications câblées, métro, égouts - a-t-on idée de faire passer autant de choses dans les sous-sols d'un territoire miné? Les immeubles valsent au bord de nouveaux gouffres. Deux heures après le début de l'éruption, ce qui reste de l'ouest de Naples se rue dans des voitures, se réfugie dans des caves. Les touristes remontés de leur plongée sous-marine dans les ruines englouties découvrent la scène irréelle qui se joue à l'horizon. Les sirènes cognent contre les montagnes. Tous ceux qui ne courent pas encore ont les yeux rivés vers la Pianura et l'immense colonne de feu et de fumée qui s'en échappe. On n'ose pas imaginer ce qui peut s'y passer, ni tout ce qui, déjà, est englouti sous la roche ignée.

4

Roissy

« Il les a tous tués, ils sont tous morts... » C'est une voix de femme, elle s'exprime en français, répète ces quelques mots, en proie à une détresse manifeste. « Ils sont tous morts... » Sur l'un des sommets de l'île verte, le groupe de disparus vient d'échapper à une attaque d'ours polaire et se rassemble autour du transpondeur, écoutant incrédule le message radiophonique qui tourne en boucle. Puis c'est le noir.

Alix interrompt l'épisode d'un coup de barre espace avant que le générique ne commence. Elle lève les yeux au-delà du scotch qui recouvre l'œil de sa webcam. Il lui faut un moment pour faire la mise au point sur ce qui l'entoure. Elle se masse les paupières, étire les bras et les noue au-dessus de la tête, cambre le dos, bloque sa respiration, ferme les yeux en frémissant. Il fait à la fois trop chaud et trop froid contre cette double vitre. En lançant le pilote de *Lost* pour prendre sa

photo, elle ne pensait pas se laisser emporter deux heures d'affilée. Autour d'elle, toutes les lumières sont allumées, l'odeur de café torréfié a pris le dessus sur celle de la moquette neuve, et elle constate qu'elle n'est plus du tout seule dans la zone d'attente du secteur X. Des gens en costumes noirs, cravates desserrées ou hauts talons sont accoudés au bar avec des verres à pied piquetés de parasols aux couleurs d'Oceanic Airways. Une famille détentrice de la gamme entière de bagages Vuitton occupe trois tables hautes à quelques mètres d'elle. Plusieurs hôtesse s'affairent devant les panneaux turquoise et or vantant les performances uniques de l'Hyper Concordia. Encore deux heures et Alix prendra elle-même la mesure de cette poussée extraordinaire qui doit rendre l'Atlantique aussi étroit que l'était la Manche il y a un siècle, et la conduire, dans le temps qu'il lui faut habituellement pour aller à la Mostra de Venise ou au Festival d'Oslo, sur les rives du pays qui l'a vue naître.

Elle rapproche les affaires éparpillées autour d'elle, redéfinit sa zone vitale. Avale la fin de son café froid, change de position pour soulager ses jambes engourdis, remue les orteils à l'intérieur de ses baskets et se rend compte qu'elle a besoin de passer aux toilettes. En se penchant légèrement de côté, elle aperçoit un écran plat qui diffuse les news

américaines. Les mimiques snobs du Président des États-Unis – sa nouvelle coupe de cheveux sature l'actualité et occulte la crise du parlement allemand –, un défilé de tanks dans un pays africain, les images amateurs d'une évacuation en Italie – des gens minuscules, de la fumée –, le lancement d'un nouveau satellite nord-coréen. Alix bâille.

Les trois guichets d'accueil ont atteint maintenant leur vitesse de croisière pour renseigner et servir les nouveaux clients qui entrent en continu dans la zone d'attente. Alix repère, au-dessus de la foule, les logos indiquant les toilettes – hommes d'un côté du pilier de béton, femmes et handicapés de l'autre. Elle esquisse un mouvement pour se lever, enlève le casque de ses oreilles – assaut soudain de voix, de langues étrangères, de tasses qui s'entrechoquent, de machines à café qui sifflent. Elle se ravise. Il reste à peine plus d'une heure avant l'embarquement, autant conserver ce petit bout de territoire intact. Elle se laisse glisser contre la vitre, s'assied de nouveau en tailleur, enfile son bonnet de laine brune, sous lequel elle regroupe tous ses cheveux. Elle a toujours aimé pisser dans les avions.

L'épisode 3 de *Lost* semble interminable. Les discussions entre Jack et Kate, fondues dans le brouhaha grandissant de la zone

d'attente malgré le volume poussé au maximum, ont perdu tout leur charme. Alix se surprend à regarder quatre fois l'heure sur son téléphone - 10h31 - sans que le chiffre se décide à changer. Refusant de céder, elle fixe les petites barres numériques, guettant l'apparition du 2. Le temps se dilate, le 2 se fait désirer.

Elle transpire sous son bonnet, plaqué par le casque contre ses oreilles. Les fourmis dans ses jambes sont revenues, sa culotte est mal placée et, pourquoi est-ce que cela doit toujours arriver dans ces moments-là, sa coupe menstruelle crée une petite gêne qui focalise toute son attention sur son pelvis. L'envie de pisser devient franchement dérangement. Un gros monsieur, croissant comprimé dans une serviette, l'enjambe en lui écrasant pratiquement la main et lâche une pluie de miettes sur son ordinateur. D'une touche de clavier, Alix envoie valser les taches de rousseur ébahies de Kate au beau milieu d'une phrase, balaie les miettes de son ordinateur, enlève son bonnet dans une salve d'étincelles et se gratte énergiquement le crâne. Sort un petit flacon de liquide bleu, se désinfecte les mains, entame un chewing-gum à la cannelle. Sur son baladeur elle choisit une playlist intitulée *Hard Work Works* - uniquement des morceaux répétitifs, structurés, sans paroles -, active la fonction « point d'accès mobile » de

son téléphone pour relier son ordinateur à Internet. Une fois la connexion établie, Alix attaque: ouvre son logiciel de notes, choisit celle qui s'intitule «idées articles séries», considère un instant la liste, ouvre un navigateur internet, tape la lettre «a» et laisse l'URL entière de son blog s'afficher par défaut, se logue en mode administratrice, crée une nouvelle publication qu'elle commence par intituler «Le début de la fin: *Lost* et *The Leftovers* ou l'art de tourner en rond», efface et réécrit, butant trois fois sur le mot «tourner», revient à sa liste de notes, se décide pour «Commencer plutôt que finir? Les boucles existentielles dans *Lost* et *The Leftovers*», mâche son chewing-gum qui n'a déjà plus de goût, redimensionne la fenêtre du blog pour qu'elle occupe la moitié gauche de l'écran, ouvre une seconde fenêtre internet qu'elle place à droite, y affiche sa boîte mail, essaie de faire abstraction des trente-sept nouveaux messages non lus qui apparaissent en gras – constate tout de même qu'il y en a un de Norbert et se promet d'y revenir dans l'avion, chose qu'elle consigne tout en haut d'une note intitulée «À faire» –, tape dans le moteur de recherche de sa boîte mail les mots «*Le Monde des séries*» et «commande d'article», ouvre un nouvel onglet pendant que la recherche s'effectue, accède brièvement à une page météo automatique, ferme

un pop up dans lequel une jeune fille au string ridiculement fin se cambre et laisse voir tout son sexe depuis l'arrière, ouvre sa page Facebook pour constater que sa dernière photo a récolté 217 pouces levés, 11 pouces baissés, 38 fronts en sueur et suscité 60 partages, crache son chewing-gum et le colle contre le mur, ferme un autre pop up qui cherche à lui expliquer étape par étape comment gagner jusqu'à 2 000 euros par jour en toute légalité grâce à la bourse, constate que la page mail n'a pas pu charger, vérifie le réseau que capte son téléphone, observe qu'il oscille entre du «E» et du «H+», se frotte les yeux puis les ouvre très grand plusieurs fois, essaie de se connecter au Wi-Fi avec des mots de passe bidon, «Hyper Concordia», «Remonter le temps», «123456789», sans succès, regarde l'heure – 10h35 –, rouvre sa page Facebook, remarque que la fonction «*safety check*» vient de s'activer pour la région de Naples, fait défiler les publications – plats cuisinés, selfies avec bébés, article du *Guardian* qu'elle ouvre dans un nouvel onglet pour le lire plus tard – jusqu'à ce qu'une image l'arrête net.

Une image d'un autre lieu, presque d'une autre dimension: électrisé de transparences bleues impossibles, immense et majestueux, un iceberg dérive dans les eaux noires et absolument plates d'une baie bordée de maisons posées les unes à côté des autres.

Alix clique sur la photo, postée par *Green Teens*. La messagerie instantanée, au bas de la page du groupe, lui mentionne qu'elle « connaît Florence » et lui propose de « chatter en direct avec elle ». Alix bifurque sur la page privée de Florence, vérifie son statut – « célibataire » bien sûr, « hors ligne » évidemment –, déroule les dernières activités. Les publications les plus récentes – onze seulement depuis juillet – sont toutes localisées au-dessus du cercle polaire. Une aurore boréale, une très courte vidéo de l'océan sous la surface duquel affleure un groupe de narvals – émoticônes de licornes en guise de légende –, des photos du groupe avec bonnets et lunettes de ski dans les doudounes vertes du Service climatique européen, un diaporama en gros plan sur les nuances marbrées des carottes de glaces stockées dans des caves sous la neige, des crépuscules kitschs sur la banquise. Et ce dernier selfie, mis en ligne il y a dix heures à peine – dix heures, au moment où Alix allait se coucher pour la dernière fois dans son lit lausannois. On y voit Florence et trois autres personnes au sommet d'une montagne glacée, souriant comme des dingues devant un coucher de soleil et d'autres montagnes glacées. #VeryLastNight, #CeSoirCestJacuzzi. Compte tenu du décalage horaire, la fête bat peut-être encore son plein.

Alix n'arrive pas à décider ce qui la trouble le plus: le fait que Florence et elle vont, à peu de choses près, se croiser dans les airs d'ici quelques heures, ou l'idée que c'est ensuite Florence qui sera de retour en Suisse, après des semaines d'absence, pendant qu'elle, Alix, sera ailleurs. À la recherche d'une chimère, un point mouvant dans l'espace aérien américain entre Minneapolis et New York. Elle ne sait plus très bien si on le lui a raconté ou si elle l'invente, mais elle a un drôle de regard lorsqu'elle essaie de se représenter sa mère hurlant de douleur puis de joie à 10 000 mètres d'altitude, les odeurs mélangées de sueur et de liquide amniotique, de vie et de peur, d'alcool désinfectant et de champagne, la vitesse de la nuit au-dehors, les mains maculées de sang et de merde du jeune interne en gynécologie qui se trouvait dans le même avion que ses parents et à qui elle doit la vie. Ce qu'on lui a raconté, en tout cas: le silence miraculeux de l'appareil durant de longues minutes, puis les applaudissements euphoriques au moment où son père, émergeant de la petite tente improvisée au fond de la cabine, l'a présentée, elle, Alix, enroulée dans des couvertures de survie en aluminium, hurlant *It's a girl!* aux deux cent trente-quatre témoins involontaires de sa naissance. Au décollage, les flammes ravageaient Minneapolis – l'incendie de Thanksgiving est resté dans les annales –

et le crépuscule prenait les airs d'un enfer qui se résorbe, le film d'une explosion projeté en sens inverse. L'avion avait été sérieusement secoué et les contractions avaient débuté peu après. Aujourd'hui, on ne laisserait jamais embarquer une femme aussi près du terme, même sur un court vol domestique.

Alix suit des yeux le Boeing qui prend son envol à ce moment même au bout de la piste. Les avions jalonnent son histoire. Et aujourd'hui c'est une nouvelle page qui s'écrit. Elle se demande si la trajectoire du bolide dans lequel elle s'apprête à monter – et pisser, mon Dieu, pisser! –, traversant l'Atlantique à une vitesse ridiculement élevée, passera par-dessus la calotte groenlandaise. C'est la route la plus courte, compte tenu des courants. Y a-t-il une chance pour que Florence la voie passer depuis les lucarnes de son camp lunaire posé sur la glace? Une élégante cicatrice dans le ciel, les vapeurs de l'Hyper Concordia fonçant sur New York avec à son bord des hommes et des femmes d'affaires, des voyageurs friqués, des membres de gouvernement, des curieuses fortunées, des reporters, des tradeuses. Et elle, Alix Franzen, journaliste cinéma suivie par deux cent mille personnes sur son site spécialisé mais vivant avec un salaire dérisoire dans un appartement subventionné. Elle, l'Américano-Suisse de bientôt quarante ans, née par hasard dans

un avion d'Oceanic Airways, elle la solitaire, l'orpheline, la métisse. Est-ce que Florence lui pardonnera ?

Autour d'Alix, la foule se fait de plus en plus compacte. Anormalement compacte. Tout le monde regarde dans sa direction, certains brandissent des téléphones portables. Ces gens la dévisagent-ils ? Elle referme son ordinateur – oubliés Florence et le Groenland, Minneapolis et les odeurs du passé –, le remet dans sa housse et glisse toutes ses affaires dans son sac à dos, dont elle cadenasse la fermeture éclair. Elle déconnecte son casque audio et se lève au milieu du brouhaha. Non, ce n'est pas elle que les gens regardent, mais un point *derrière* elle. Le petit espace qu'elle crée en passant de la position assise à la station verticale provoque un léger appel d'air. Une dame asiatique et âgée tombe sur elle et se confond en excuses. Compressée contre la grande vitre à laquelle elle est restée adossée depuis son arrivée, Alix se retourne. Sur le tarmac en contrebas, un avion est en feu – des flammes et une épaisse fumée blanche s'échappent du fuselage. Un autre appareil se trouve juste à côté, le nez dans l'aile du premier. Les pompiers ont déjà commencé à intervenir. Quelques mètres plus loin sur la piste, les passagers évacués, massés derrière un cordon de sécurité, filment la scène ou se photographient. Aucun son ne franchit

l'épaisse vitre de la zone d'attente du secteur X où Alix et la riche clientèle d'Oceanic, aux premières loges, regardent brûler l'Hyper Concordia flambant neuf.

5

Kotor

Nora pénètre dans l'appartement en retenant la porte – elle s'applique mais ne peut empêcher le bruit, une sorte de glissement puis le mécanisme qui claque. Ça l'étonnerait que les garçons soient déjà réveillés. Elle enlève ses baskets imprégnées de la poussière des remparts, se glisse dans la chambre, laisse ses yeux s'habituer à la pénombre tiède et un peu lourde. Les deux corps sont là, sur le lit double, immobiles. Elle enjambe les sacs de voyage défaits, cherche à tâtons le matelas de sol sur lequel elle a dormi – c'était son tour, Vasko s'y est collé le premier soir, et Virgile hier. Elle attrape son ordinateur, en profite pour entrouvrir la fenêtre puis ressort de la chambre à pas de loup. Dans le trapèze jaune de la porte, elle s'arrête et se retourne. Sur le lit, les deux corps respirent en même temps : celui de Virgile, fin et clair, étendu sur le dos, le drap enroulé entre les jambes jusqu'au haut du torse, les mains jointes